

INTRODUCTION

Élisabeth Crouzet-Pavan

Pour introduire notre propos, pourquoi ne pas faire surgir un monument du xv^e siècle italien et brièvement évoquer l'histoire du temple Malatesta de Rimini ? Il faut alors convoquer un premier protagoniste, le seigneur et condottiere Sigismond Malatesta et sa commande artistique, son projet de transformer l'église gothique de sa ville, dédiée à saint François, en un mausolée dynastique et un temple à sa gloire et à celle de son lignage. Mais, tout aussi importante, une deuxième figure apparaît, celle de l'architecte à qui revient de concevoir le plan du renouvellement de l'édifice, Leon-Battista Alberti. Le chantier avance et une enveloppe de marbre est surimposée sur l'ancienne église dédiée au fondateur de l'ordre des franciscains. Un nouveau monument s'élève, riche d'une profusion d'ornements, à mesure que les artistes travaillent au décor : colonnes et chapiteaux, bas-reliefs, médaillons, frises, sarcophage à l'antique... L'Antiquité est donc refaite dans ses formes, sa mythologie et son panthéon, si bien que le pape Pie II condamna, faut-il le rappeler, cet édifice « rempli d'œuvres païennes au point qu'il semblait moins une église chrétienne que le temple d'infidèles adorant le démon ». Mais pas seulement. On sait qu'à Rimini, Sigismond avait fait chercher, pour sa précieuse commande, des matériaux tirés du port romain et d'une basilique antique. On sait qu'à Classe, près de Ravenne, des monuments en ruines, mais aussi Sant'Apollinare, avaient fourni au chantier de Rimini des marbres. Le temple de Rimini offre donc un bel exemple d'usages multiples et associés du passé des lieux, de leur présence, de leur mémoire, mais aussi plus amplement de l'histoire, un bel exemple d'une conscience historique du passé, ou plutôt des passés, venant nourrir la densité du présent et du futur. Un bel exemple encore de réemplois si l'on suit les définitions qu'ont pu proposer de ce terme les historiens de l'art¹ : réappropriation, dans un contexte architectural radicalement différent, d'un premier édifice et, pour ce

1 Arnold Esch, « Reimpiego », dans *Enciclopedia dell'arte medievale*, Roma, Istituto della Enciclopedia italiana, vol. IX, 1998, p. 876-883 ; *id.*, « Reimpiego dell'antico nel Medioevo: la prospettiva dell'archeologo, la prospettiva dello storico », dans *Ideologie e pratiche del reimpiego nell'alto medioevo*, Spoleto, Centro italiano di studi sull'Alto Medioevo, 1999, p. 73-108.

qui est de l'église de Rimini, de la sacralité qui lui était inhérente ; utilisation, et ce sont des pratiques qui furent beaucoup plus fréquentes, dans un ordre fonctionnel nouveau, de matériaux et de fragments décoratifs antiques, de dépouilles romaines employées ici à côté de citations à l'antique. La structure de l'église dédiée au saint patron des franciscains, remaniée à l'âge communal², est manipulée, transformée, rendue méconnaissable tandis qu'un autre passé, celui de l'Antiquité, sollicité dans les matériaux utilisés, comme dans les formes et le décor du monument, commence une vie nouvelle, au sens plein du terme. Dans le temple de Rimini, diverses temporalités coexistent et dans cette église qui témoigne du nouvel art de bâtir dans l'Italie du xv^e siècle, le temps, dans l'écoulement long de son cours, paraît se faire palpable et l'histoire sensible.

10 Ce sont de tels usages de l'histoire et l'écheveau des relations passé/présent que cet ouvrage se propose d'examiner. Il s'agit d'un thème désormais bien exploré, en premier lieu sans doute parce que la question des rapports de l'histoire et du temps est au cœur de la réflexion historique³. Peut-être encore, et ce deuxième facteur ne doit pas être négligé, parce que celui qui tente d'écrire aujourd'hui l'histoire, souvent à la recherche un peu anxieuse d'une herméneutique, applique ses propres interrogations au passé qu'il considère, s'essayant dès lors à saisir la place de l'histoire dans les systèmes de représentation des sociétés étudiées. Or ces interrogations sont nombreuses, qu'on veuille pour les expliquer invoquer les incertitudes actuelles de la discipline historique ou les sollicitations du débat contemporain largement envahi par l'« usage public » qui est fait de l'histoire, un « usage public » qui recouvre une gamme de situations bien plus large que celle définie par Jürgen Habermas quand il mit en circulation sa célèbre formule⁴. En somme, l'historien, confronté à l'usage politique de l'histoire, s'est aperçu que cet usage politique n'était pas une nouveauté, qu'il avait une histoire dont il fallait mener l'écriture. À une réflexion féconde, et déjà ancienne, sur les genres historiques et la production historiographique est en conséquence venue s'ajouter, de manière plus récente, une abondante production sur les régimes d'historicité⁵ et leurs effets sur la manière de construire le récit du passé, de s'y référer, d'en faire des usages mémoriels. À des travaux nombreux sur la *memoria* comme structure englobante des sociétés anciennes⁶ se sont associées

2 Un premier édifice préexistait en effet.

3 Voir ici le très beau volume de Pierre Moret et Pierre Toubert (dir.), *Remploi, citation, plagiat : conduites et pratiques médiévales, x^e-xi^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 2009.

4 François Hartog et Jacques Revel, « Note de conjoncture historiographique », dans F. Hartog et J. Revel (dir.), *Les Usages politiques du passé*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2001, p. 13-24, ici p. 17-18.

5 François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éditions du Seuil, 2003.

6 Voir, par exemple, ceux d'Otto Gerhard Oexle, *Memoria als Kultur*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1995.

des analyses sur l'évolution des formes d'historicisation du passé. Réservant aux notes de bas de page la mention de quelques-uns de ces travaux sur les questions de l'instrumentalisation du passé ou des réutilisations de l'histoire⁷, on se contentera de citer ici un nom, celui bien sûr de Koselleck⁸. La référence est obligée puisque le cadre global de compréhension proposé par ses travaux a pu susciter et fortement inspirer certaines des études récentes⁹.

Les pages qui suivent n'ont pas pour objet d'offrir une autre célébration révérencieuse de la sémantique des temps historiques élaborée par cet auteur¹⁰. Leur but est plus simplement d'examiner comment, dans l'expérience italienne des derniers siècles du Moyen Âge et du début des temps modernes, des temporalités différentes purent cohabiter et s'accorder, comment dans le présent de cette société, du fait de l'affleurement spontané de strates antérieures de l'évolution historique, ou par le jeu même des acteurs de cette histoire, des phénomènes d'anamnèse furent à l'œuvre. Il a semblé que cette thématique pouvait être pour les siècles qui nous occupent, ceux de l'Italie des derniers siècles du Moyen Âge et de la première modernité, particulièrement féconde.

Plusieurs données peuvent en effet justifier ce choix.

En premier lieu, les humanistes italiens ont eux-mêmes produit un discours sur la perception du temps qui était la leur, énonçant l'idée d'une rupture qui aurait été en train d'opérer avec les temps obscurs de l'âge moyen, une rupture que leurs écrits marquèrent et sacrilisèrent et qui aurait concerné l'univers figuratif et les lettres mais pas seulement. Ils ont par là même énoncé la thèse de l'existence d'une irrémédiable distance les séparant du passé proche, pour choisir au contraire de rendre à la vie et au présent un passé plus lointain qu'ils décrivaient comme oublié, englouti. Il en résulta la construction d'un rapport différent au temps du présent puisque le passé – celui de l'Antiquité – était alors pensé comme venant féconder ce présent et rendre possible si ce n'est un nouvel âge d'or, ou au moins une ère nouvelle bouleversant l'ordre ancien du monde. L'histoire et la connaissance de l'Antiquité purent alors devenir, dans cette optique, des disciplines de l'espérance, et le rapport au temps,

7 Pour quelques références : Yitzhak Hen et Matthew Innes (éd.), *The Uses of the Past in the Early Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000 ; Gerd Althoff, Johannes Fried et Patrick Geary (dir.), *Medieval Concepts of The Past: Ritual, Memory, Historiography*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002 ; Jean-Marie Sansterre (dir.), *L'Autorité du passé dans les sociétés médiévales*, Rome, École française de Rome, 2004.

8 Reinhart Koselleck, *Le Futur Passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1990 ; *id.*, *L'Expérience de l'histoire*, Paris, Gallimard, Éditions du Seuil, 1997.

9 Ainsi l'introduction de Pierre Chastang (dir.), *Le Passé à l'épreuve du présent. Appropriations et usages du passé du Moyen Âge à la Renaissance*, Paris, PUPS, 2008.

10 Pour une lecture de Koselleck, voir Paul Ricœur, « La philosophie critique de l'histoire », dans *id.*, *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Éditions du Seuil, 2000, p. 385 sq.

pour certains, cessa d'être seulement déterminé par la pensée augustinienne. La redécouverte d'un patrimoine intellectuel, l'appropriation de ses modèles fournissaient en effet à ces humanistes, et à ceux qui les lisaient, des armes dans la lutte contre le temps. La sagesse passée, absorbée, ingérée, conférait – du moins tel était le sens du message répété – des certitudes, dissipant pour une part la peur de l'avenir. Le passé devenait présent ou plutôt il nourrissait le présent, le chargeant de grandeur, d'intensité et de dignité. Grâce à la participation active de l'ordre du passé, une véritable ivresse saisissait celui qui prétendait désormais affronter le temps, sans peur, avec confiance¹¹ et ces évolutions dans les formes de l'expérience temporelle influaient sur la manière de se référer aux événements du passé.

12 D'où des interventions qui furent alors menées sur l'histoire la plus récente, condamnée à être souvent gommée, masquée ou déformée dans les discours et les écrits, alors que dans les faits elle continuait bien sûr à peser sur le présent. D'où en revanche des usages multiples d'une histoire de l'Antiquité. Nous avons choisi de les scruter dans les pratiques et les idéologies politiques. Il existe, inutile de le dire, bien d'autres terrains possibles d'investigation. Mais la façon dont l'histoire et les catégories temporelles sont gérées dans le champ politique a plus particulièrement retenu notre attention. Comment, dans l'Italie qui nous occupe, l'histoire fut-elle citée, réemployée dans le vocabulaire des institutions et de la pratique politique, sollicitée dans la théorie politique qu'il s'agisse de la construction de l'image du prince ou de l'idéologie républicaine, utilisée pour représenter le monde d'ici-bas et ses événements dans les cycles peints aux murs des églises ou des palais ?

En outre, et il se dessinait ainsi une incitation supplémentaire à notre étude, ces décennies furent aussi celles de nouvelles attitudes à l'égard de l'histoire. La discipline commença à se constituer comme une catégorie autonome lorsque l'histoire ne fut plus vue comme la scène où intervenait essentiellement la toute-puissance divine. Pour déterminer le cours des événements, l'homme dorénavant tendait à devenir un acteur principal¹². Les historiens commencèrent donc à réécrire le passé de leur présent et, espéraient-ils, de leur futur. Avec les premières histoires humanistes et particulièrement l'œuvre de Flavio Biondo, une mutation du discours historique s'accomplit à mesure que procédait une authentique réhabilitation de la mémoire et que, partant du constat de la « déficience » des chroniques médiévales, s'imposait la volonté d'éliminer du cours du passé toutes les interventions miraculeuses dans les événements et les « fables » compilées par les chroniqueurs. Le statut de l'histoire changeait

11 Élisabeth Crouzet-Pavan, *Renaissances italiennes. 1380-1500*, Paris, Albin Michel, 2007.

12 Peter Burke, *The Renaissance Sense of the Past*, London, E. Arnold, 1969.

tandis que la notion de régénération, avant celle de progrès qui n'était pas encore d'actualité, s'affirmait. Comment en conséquence ne pas s'intéresser à l'histoire, à son récit, à ses formes de diffusion, puisque le réemploi fut ainsi alimenté ? Dans le passé, tel qu'il était rendu disponible par les écrits et par les images, quels faits, quelles figures, quels modèles ou quels repoussoirs étaient susceptibles d'être employés et réactualisés ? Quelles étaient, sur tel personnage, tel événement, telle pratique, les lectures de l'histoire qui se concurrençaient ou au contraire dominaient ? À quelles appropriations les hommes du xv^e ou du xvi^e siècle procédèrent-ils ? Mais comment aussi la recherche, au moins revendiquée, d'une exigence nouvelle d'érudition fut-elle conciliée avec les arrangements qu'un pouvoir, désireux souvent de retoucher l'histoire à son profit, pouvait demander au cercle de ses historiens ? Comment enfin évoluèrent dans leur forme et leur contenu les réponses à toutes ces questions ? Telles sont quelques-unes des questions qui ont guidé l'organisation de cette rencontre.

On l'aura remarqué, ce propos introductif évite soigneusement un terme et son épaisseur conceptuelle et historiographique, celui de Renaissance. Il l'évite même si, tant les acceptions chronologiques connaissent une grande fluidité selon les auteurs, il aurait été aisé de l'appliquer aux siècles qui sont ici considérés, des expériences romaines du xiv^e siècle au premier âge moderne¹³. Non pas que, refusant ce terme, on ait voulu pour autant sacrifier à la croyance en ces autres essences que sont le Moyen Âge et l'époque moderne. Mais il ne s'agissait pas de s'enfermer dans l'étude du seul dialogue avec l'Antiquité. L'objectif a été plutôt, refusant la charge interprétative du concept de Renaissance, de montrer, au cours d'une période longue, comment l'histoire biblique, l'histoire romaine, l'histoire du haut Moyen Âge, l'histoire communale et seigneuriale, l'histoire lointaine ou récente, l'histoire la plus fantaisiste ou la moins légendaire furent comprises et réécrites pour proposer des réponses propres au temps de qui procédait à ces opérations. Le but était de laisser faire librement et sereinement la recherche de tous les usages de l'histoire, non pas seulement celui des images attendues de César, de Scipion ou de Brutus mais aussi, par exemple, celles des saints patrons protecteurs de l'identité communale, pour comprendre comment les références choisies bougent, pour saisir comment, selon les moments historiques, elles sont aussi parfois associées, cumulées jusqu'à former un corpus neuf, inattendu. Les exemples du retour à la liberté dans la Lucques de la fin du xiv^e siècle ou les pratiques de résistance actives dans l'état territorial milanais et vénitien aux xv^e et xvi^e siècles montrent ainsi cette étrange coexistence du présent et de fragments d'un passé que l'on s'est réapproprié, l'intrication d'une

13 Sur ces questions voir Wallace K. Ferguson, *La Renaissance dans la pensée historique*, Paris, Payot, 2009.

histoire, rafraîchie, retaillée, plus ou moins transformée, et d'un présent que l'on espère de la sorte modifié. Ces situations historiques ne sont pas alors sans faire songer à ces galeries contemporaines d'hommes et de femmes illustres où figures romaines et héros médiévaux cohabitent, à ces grandes fresques historiées où les événements du passé, proche ou plus lointain, sont à Florence ou à Venise représentés avec les couleurs du présent, où les acteurs mis en scène, venus du passé mais aussi du présent, coexistent ensemble sur un même mur. Choix a donc été fait de partir à la recherche de tous ces matériaux qui sont exhumés pour être à nouveau soumis à l'épreuve du présent, au service des enjeux du présent, et qui font du présent une sorte de puzzle sémiologique.

14

L'enquête, dans le même temps, a eu pour objet d'interroger, avec les formes diverses que pouvaient prendre ces procédures de réemploi, les objectifs qui étaient poursuivis. On le sait, l'histoire n'est pas que recueil d'exemples. Pourquoi se réapproprier le passé ? Pas seulement pour le citer, voire le plagier même si, dans ce cas aussi, il connaît bien sûr une lecture nouvelle. Le réemploi peut prendre la voie de la profanation ou de l'exorcisme, de la défiguration ou de l'exaltation, de l'instrumentalisation ou de la neutralisation... La gamme complexe de ces usages et les attitudes – face au passé et à la réalité politique du moment – qui les déterminent, devaient bien être prises en compte par l'analyse. D'autant que, liés qu'ils sont aux attentes du moment, ces usages n'ont pas seulement vocation à être variés. Ils peuvent être également concurrents, voire antagonistes. Dans la lutte des pouvoirs, des autorités, des modèles politiques dont l'Italie était le cadre, ce sont des passés différents qui purent être réactualisés, comme il fut possible qu'un même fragment d'histoire soit repris pour être enchâssé dans des discours et des pratiques adverses. Les pratiques de réemploi sont par là même à observer autant de manière synchronique que diachronique. Mais il importe encore de définir quels ont été les moments et les situations plus particulièrement propices à cette quête des références, quels pouvoirs, autorités ou instances furent les plus habiles à récupérer, à transformer les matériaux de l'histoire. Des matériaux, tour à tour parés de lustre et d'utilité, tour à tour sélectionnés et exhibés en fonction de leur charge didactique ou symbolique, tant il est vrai que le stock à disposition des modèles et des informations, des sens et des remémorations était comme inépuisable, tant il est vrai aussi que les horizons d'attente, multiples, évoluaient.

Il est bien sûr possible, c'est une forte évidence, de relever à un moment donné, dans toute société étudiée, des phénomènes d'asynchronie, des décalages qui résultent du caractère même de l'évolution historique. Mais ces décalages ou ces distorsions peuvent être aussi provoqués ou induits. Des fragments d'histoire, libérés, peuvent venir se ficher dans le présent de ces sociétés et compliquer encore le jeu des temporalités. Dans le même temps, des procédures

de travail sur la mémoire sont sans cesse à l'œuvre, menées par des acteurs divers. Le passé, par ces réappropriations, surgit dans le présent, doté d'une nouvelle intelligence utile aux questions du temps. Les usages du passé et de l'histoire que nous considérons sont donc de deux ordres. Il existe tout un processus d'utilisation dans les discours, les représentations, les systèmes idéologiques italiens, de l'histoire antique mais aussi d'une histoire plus proche, et il est intéressant d'examiner les mécanismes et les significations à l'œuvre dans ces arts du réemploi. Mais les différents acteurs du jeu politique peuvent aussi faire ressurgir, pour les faire vivre à nouveau, des comportements, des postures, des situations venus d'un passé réel ou inventé, et ces autres usages, moins souvent analysés, sont aussi actifs dans la culture politique de ces sociétés.

Notre étude collective, modeste jalon dans une enquête qui bien évidemment devrait être plus large et plus systématique, part donc à la rencontre de tous ces usages du passé avec l'espoir de saisir un peu de la culture des sociétés italiennes de la fin du Moyen Âge et du premier âge moderne, un peu de leurs expériences temporelles et de leurs rapports à l'histoire.